

ces traits, qui transportent pour ainsi dire le sujet dans le domaine du roman, dénotent l'embarras d'un écrivain venu le dernier, et forcé, par conséquent, de recourir à ses propres fictions pour rajeunir une fable que d'autres avant lui ont déjà traitée dans sa simplicité naturelle. Ce raisonnement seul pourrait suffire pour nous fixer sur l'époque de cette pièce, relativement à l'*Électre* de Sophocle et aux *Choéphores* d'Eschyle, bien que d'ailleurs Euripide se soit abstenu d'y faire aucune allusion directe à la tragédie de Sophocle, comme celles qu'il fait aux *Choéphores*, et que l'époque où la première de ces deux pièces a été composée ne nous soit pas exactement connue.

J'ai dit dans un autre endroit (1) que le mépris professé par Euripide pour l'art de la divination et pour les supercheries grossières de ceux qui le pratiquaient, éclatait principalement dans les pièces qu'il a composées postérieurement aux désastres éprouvés par les Athéniens dans la dernière guerre de Sicile, après la 91<sup>e</sup> Olympiade. En effet, l'événement venait de donner un démenti cruel à toutes les espérances que, par des oracles et des prédictions trompeuses, les devins n'avaient cessé de nourrir et d'entretenir dans le peuple au sujet de l'issue de cette guerre (2). Aussi leur crédit en resta-t-il longtemps affaibli, et les poètes purent, à la faveur du ressentiment public, les poursuivre impunément de leurs sarcasmes, et tourner en ridicule leur prétendue science. Euripide surtout paraît avoir profité de ces circonstances pour donner libre carrière à ses sentiments. Tandis que, dans ses premières pièces, il a soin de ménager partout les croyances populaires, au point que dans quelques-unes, comme dans l'*Hippolyte*, les *Héraclides* et dans les *Suppliantes*, il parle même avec une sorte de respect des pratiques de la religion reçue, nous le voyons, au contraire, à l'époque que nous venons d'indiquer, et plus tard, persifler en toute occasion le charlatanisme des devins et des oracles que la prudence lui avait jusqu'alors conseillé de ménager (3). Mais nulle part ailleurs il ne s'exprime avec plus de liberté à ce sujet que dans l'*Électre*. Ainsi, au vers 397, il dit :

Λοξίου γὰρ ἔμπεδοι  
χρησμοὶ, βροτῶν δὲ μαντικὴν χαίρειν ἔω.

(1) Sur *Iphig. Taur.*, v. 575; ed. Didot.

(2) Voy. Thucyd. l. VIII, ch. 1.

(3) Voy. *Helen.* v. 744, 749 et suiv.; *Iphig. Aul.* v. 312, 313, 917 et suiv.; *Iphig. Taur.* v. 574.